

REPORTAGE

L'école Centrale s'invite dans l'empire du Milieu

LE MONDE BOUGE - Quand la grande école d'ingénieurs française s'installe en Chine, c'est le choc des cultures. Notre esprit critique contre leur enthousiasme : une rencontre est peut-être possible...



L'université Beihang, au nord-ouest de Pékin, entre le quatrième et le cinquième périphérique, est l'un des campus les plus réputés de Chine. Sa particularité : elle abrite une expérience pilote de coopération universitaire franco-chinoise. Voilà trois ans que le prestigieux groupe des Ecoles centrales, qui compte cinq écoles en France, y a ouvert l'Ecole centrale de Pékin, un institut chinois financé conjointement par les deux pays et destiné à former des ingénieurs polyvalents « à la française ».

Beihang (30 000 étudiants) est une petite ville qui vit en autarcie : elle possède ses magasins d'alimentation, ses cités – garçons d'un côté, filles de l'autre –, ses restaurants et même une chaîne de télé et sa propre radio. Fondée en 1952, l'institution a formé des générations d'ingénieurs en aéronautique et en aéro-spatiale. Le campus ressemble à tous les campus du monde : des rires d'étudiants, des cours qu'on révise en plein air pour profiter d'un rai de soleil dans le ciel pollué de la capitale, et des couples qui s'enlacent sur les bancs, à la tombée de la nuit. En commençant notre visite quelques semaines avant le tremblement de terre du Sichuan, nous avons une question en tête : derrière les gros contrats commerciaux, comment se passe dans un lieu comme l'université la rencontre de l'Ancien Monde et de la Chine ? Quelles visions de la vie et de la culture s'y affrontent ? Qui apprend de l'autre, et comment ? « *Vers l'Orient compliqué, j'allais*

avec des idées simples », disait le général de Gaulle. D'accord, Charles, mais les idées simples, en Chine...

“Les Chinois ne sont pas satisfaits de leurs propres formations d'ingénieurs, alors il vont chercher des modèles ailleurs. Ils expérimentent.”

A Pékin, l'Ecole centrale ne vend pas une « marque », comme le fait la Sorbonne à Abu Dhabi. En investissant une douzaine de millions d'euros sur sept ans pour former des cadres qui iront sans doute travailler demain dans les entreprises françaises en Chine, les Français misent sur « *une influence à long terme* », comme l'explique Jean Dorey, directeur français de l'Ecole centrale de Pékin : « *Les Chinois ne sont pas satisfaits de leurs propres formations d'ingénieurs, alors il vont chercher des modèles ailleurs. Ils expérimentent.* » Bien sûr, les Français de Beihang s'interrogent sur cette réputation qu'ont les Chinois, en affaires, de prendre le maximum et de donner le minimum. « *Ils ont parfois cette attitude, c'est vrai*, poursuit Jean Dorey, *et je me demande si nous ne sommes pas en train d'armer les futurs ingénieurs chinois qui seront nos concurrents de demain... Mais l'important, c'est la pédagogie à la française, cette façon de faire participer activement les étudiants, de valoriser leur esprit critique. Loin de l'apprentissage par cœur, marque fondamentale de l'enseignement chinois. Nous sommes dans une démarche culturelle qui est une bonne chose pour le rayonnement de la France.* »

“Cette expérience offre beaucoup d'avantages pour la France, pas pour la Chine. C'est bon pour votre image. Mais pour les Chinois, on verra...”

Quand même, les utopies du directeur français sont quelque peu contredites par l'un des parrains de Centrale Pékin. Le représentant chinois de l'entreprise Schlumberger, un sponsor de la formation Centrale Pékin, ne mâche pas ses mots : « *Cette expérience offre beaucoup d'avantages pour la France, pas pour la Chine. C'est bon pour votre image. Mais pour les Chinois, on verra...* » Provocation de la part de ce big boss chinois qui veut montrer qu'il ne mange pas dans la main de l'Europe ? A voir. Avec ses trois premières promotions et ses trois cents grosses têtes triées sur le volet par un système scolaire chinois extrêmement sélectif, Centrale Pékin tente une expérience passionnante mais incertaine. A l'image des relations entre l'Europe et la Chine. Yves Dulac, professeur de physique détaché du lycée parisien Louis-le-Grand (avec un jeune et brillant collègue) pour former les quelque trois cents étudiants du département sino-français, reconnaît que ces trois années passées en Chine lui ont appris à voir le monde autrement : « *Nous avons été élevés, en France, nous, peuple de colons, dans l'idée qu'il n'y a rien au-dessus de la civilisation occidentale. Ici, on découvre qu'il y a des sociétés qui marchent sans nous...* »

**“Les tabous, ici, sont clairs, reconnaît Yves Dulac.
Il ne faut pas parler de Mao, ni du Parti,
ni de l'armée, ni du drapeau.”**

Ici, les Français découvrent l'humilité mais aussi toutes les contradictions de cette société. Marc Zolver, directeur adjoint de l'Ecole centrale de Pékin, est époustoufflé de voir l'administration universitaire chinoise réagir au quart de tour quand il demande du matériel de bureau pour ses étudiants. Toutes choses qui mettent des semaines, voire des mois, à arriver dans les facultés françaises. Dans ces grandes facs chinoises, l'argent ne manque pas, c'est une évidence. Le monstrueux appareil bureaucratique – imaginez un ministère de l'Education chinois gérant plus de 100 millions d'élèves à l'école primaire et plus de 13 millions d'étudiants – sait se transformer en anguille, au nom de l'efficacité. En revanche, pas de surprise quant aux lignes rouges à ne pas franchir : *« Les tabous, ici, sont clairs, reconnaît Yves Dulac. Il ne faut pas parler de Mao, ni du Parti, ni de l'armée, ni du drapeau. Dans les discussions avec les Chinois, mieux vaut en rester à la période Ming ! En deux ans et demi à Pékin, je n'ai jamais abordé la Révolution culturelle, même avec les amis que j'invite à la maison. »*

Quand on est arrivé en Chine, on se disait que la répression au Tibet et les manifestations antichinoises à l'étranger allaient refroidir l'accueil de nos hôtes. Et leurs velléités de chanter les louanges de la coopération franco-chinoise. Pas du tout. Direct et carré comme savent l'être les ingénieurs, Jean Dorey est formel : *« Les réactions à l'égard des Français ont été si discrètes que nul d'entre nous n'en a eu conscience... si ce n'est à travers les médias occidentaux ! A l'université, aucun changement dans le quotidien. Les réactions ont toujours été de la plus grande cordialité, comme d'habitude. »* Dans le bureau d'à côté, Marc Zolver confirme : *« Rien n'a pu nous faire croire à un ressentiment vis-à-vis de la France. »* Est-ce la méthode Coué d'expatriés qui veulent se convaincre que tout va bien ? Pas vraiment. A écouter les étudiants chinois, qui se débrouillent dans un français correct après seulement six mois de cours intensifs, la France n'a rien perdu de son attrait. Avec des accents de sincérité, et un brin de langue de bois, ils assurent que la France et la Chine sont des pays qui se comprennent. De Gaulle, qui a reconnu le premier la République populaire en 1964, est en tête de leurs références, comme un souvenir de leurs livres d'histoire et de leurs cours d'éducation politique. Nicolas Sarkozy n'a pas la même aura que Jacques Chirac, *« l'ami de la Chine »*... Quant au « romantisme » des Français, voilà une chose acquise, que filles et garçons citent dans un grand éclat de rire. Dans leur panthéon figurent Zinedine Zidane, Victor Hugo et Honoré de Balzac. Une étudiante cite aussi Camus, Tournier et Modiano...

**“La question des droits de l'homme,
culturels et/ou religieux,
leur apparaît comme secondaire.
C'est pourquoi la France a déçu les Chinois.”**

Avec sa bonhomie et son air sympathique de Superdupont à l'assaut de la Grande Muraille, le prof de physique Yves Dulac veut profiter, à la veille de sa retraite, de cette formidable aventure : « *Quant aux incidents sur le parcours de la flamme olympique, à Paris, les Chinois ne s'attendaient pas à ça. Pour eux, la situation matérielle des Tibétains s'est améliorée sous la férule chinoise, ce qui n'est pas faux... La question des droits de l'homme, culturels et/ou religieux, leur apparaît comme secondaire. C'est pourquoi la France les a déçus.* » S'inquiétant d'éventuelles manifestations de francophobie de la part des étudiants, l'université Beihang a pris grand soin de la quinzaine d'enseignants français de Centrale Pékin. Pour montrer leur patriotisme, les étudiants de Beihang, comme ceux de beaucoup d'autres universités, avaient commencé à accrocher des drapeaux chinois aux fenêtres des dortoirs, mais l'administration les a fait enlever. « *L'affaire était bien dosée : organisation de quelques manifestations, d'où la montée du sentiment national, toujours prompt à se réveiller, mais aussi contrôle des troupes... Mais si l'épisode parisien de la torche avait eu lieu à Tokyo, l'affaire aurait été tout autre* », remarque Dulac, qui connaît la force du sentiment antijaponais, comparable à l'aversion de la France de l'après-guerre vis-à-vis des Allemands.

**“La bière, après distillation, devient du whisky.
[Quant au vin blanc chinois], c'est le meilleur du
monde.
Il n'a pas peur du cognac.”**

Puis il y a eu le 12 mai 2008. Le tremblement de terre et ses dizaines de milliers de morts. « *La catastrophe a balayé les événements précédents, nous écrit Yves Dulac dans un courrier après notre retour. Il a douché la montée du sentiment nationaliste né de l'affaire de la torche olympique.* » Au point que certains Chinois commencent à douter de leur bonne étoile et de cette année en 8 censée apporter le bonheur avec les JO. « *Depuis quelques jours, écrit l'enseignant, on entend beaucoup de Chinois parler d'une année de "mauvais augure" : le spectre d'une de ces années charnières qu'a souvent connues la Chine, en particulier lors des changements de règne, se réveille.* »

Scène de fête, un week-end, sur le campus de Beihang. « *Sur ma tombe, j'veux qu'on inscriiive ici gît le roi des buveurs. Ici gît oui, oui oui. Ici gît...* » Les étudiants ingénieurs de l'université ouvrent de grands yeux ronds. Quelques filles reprennent timidement le refrain avec un charmant accent pékinois. Yves Dulac serait-il victime du mal du pays et de son beaujolais natal ? La « *rencontre de l'alcool chinois et du vin français* » est l'une des activités proposées ce samedi par le bureau des élèves de l'Ecole centrale de Pékin et acceptées par le jeune représentant du Parti qui veille à la santé mentale de ses étudiants et étudiantes. Pour respecter les formes et veiller à l'équilibre diplomatique de cette joyeuse manifestation, un expert chinois a fait, avant la conférence-dégustation de M. Dulac, un exposé sur l'alcool de

riz. Mieux vaut d'ailleurs que notre expert reste sur son terrain car quand il s'aventure sur la bière, il assure crânement à son auditoire que « la bière, après distillation, devient du whisky ». Quant au vin blanc chinois, « c'est le meilleur du monde. Il n'a pas peur non plus du cognac » (sic). Hissez le drapeau rouge ! Buvons un coup ! Autour de nous, les étudiants qui goûtent un morceau de fromage de Brie n'ont jamais visité la France. Ont-ils le sentiment d'appartenir à cette génération bénie qui va profiter du décollage économique de la Chine ? En discutant avec eux, on a plutôt le sentiment du contraire. Enfants de la génération unique, ils subissent la pression des parents et celle du système scolaire qui ne fonctionne qu'à la note, au classement et à la sélection. Ils sont tous un peu comme Li, cet étudiant de Beihang qui nous avoue son angoisse et qui, dans un sourire, se souvient des cours de physique de M. Dulac : « *La Chine se développe rapidement. Elle a l'air très forte, mais beaucoup de problèmes nous attendent. Il y a des lumières devant nous, mais le chemin est sinusoïdal...* »

Thierry Leclère
Télérama n° 3047

Photos : Anaïs Martane pour Télérama